

Christoph Marthaler est né en 1951 à Erlenbach, sur les berges du lac de Zurich.

Musicien de formation (hautbois, flûte à bec, divers instruments anciens du ^{XIV}^e au ^{XVIII}^e siècle), il intègre un orchestre comme hautboïste. Ses premiers contacts avec le monde du théâtre se font par la musique: dix ans durant, Marthaler compose des musiques pour des metteurs en scène, à Hambourg, Munich, Zurich et Bonn.

Il passe deux années dans le Paris effervescent de l'après-mai 68. C'est là qu'il se rapproche du théâtre et qu'il suit l'enseignement de Jacques Lecoq.

À la fin des années soixante-dix il monte, au Neumarkt de Zurich, son premier "spectacle musical". Mais ce n'est qu'en 1980 qu'il réalise son premier grand projet *Indeed*, un spectacle pour comédiens et musiciens. En marge de la célèbre exposition de Zurich *Der Hang zum Gesamtkunstwerk (Le Penchant vers l'œuvre d'art totale)* de Harald Szeemann, Marthaler monte une soirée Satie *Blanc et immobile* pour deux pianos, une chanteuse et quatre comédiens. En 1985 suit un second projet Satie, *Vexations*, dont l'enregistrement dure 24 heures.

En 1988, il s'établit à Bâle. La même année, dans la gare bâloise Badischer Bahnhof, il réalise un projet sur le cinquantième anniversaire de la Nuit de cristal. En 1989, il crée une "soirée de chansons à soldats", à l'occasion de la "votation" sur la conscription, parodiant en ces termes une tirade de l'hymne national helvétique *Quand le cor des alpages se mue, Suisse, tue, tue!!*, une œuvre indéfinissable, entre performance, musique et théâtre. Des soldats suisses assis, quasiment immobiles, entonnent en boucle, au bout d'un quart d'heure *Die Nacht ist ohne Ende (La Nuit est sans fin)*.

En 1990, pour le septième centenaire de la Confédération helvétique, Marthaler met en scène *Stägeli uf, Stägeli ab, juhee!* En 1991, incité par la dramaturge Stefanie Carp, avec laquelle Marthaler n'a cessé de collaborer depuis, il adapte pour la première fois une pièce dont il n'est pas l'auteur, *l'Affaire de la rue Lourcine* d'Eugène Labiche. Un an plus tard, en première allemande, il condense le gigantesque *Faust* de Fernando Pessoa, qu'il titre *Faust racine carrée 1+2* et qui, depuis, n'a pas quitté la scène à Hambourg. Autre mise en scène, qui n'a rien perdu de son actualité, encore jouée aujourd'hui, *Murx den Europäer! Murx ihn! Murx ihn! Murx ihn ab! (Bousille l'Européen... !)* jouée en janvier 1993 à la Volksbühne de Berlin avec quelques-uns des comédiens fétiches de Marthaler, dont Ueli Jaeggi, et la troupe de la Volksbühne.

En 2000, Marthaler dirige le Schauspielhaus de Zurich avec la dramaturge Stefanie Carp où il met notamment en scène *Was ihr wollt (La Nuit des rois)* Shakespeare, *Die schöne Müllerin (La Belle Meunière)* de Schubert, les projets *Hotel Angst (Hôtel peur)*, *In den Alpen (Aux alpes)* de Jelinek, une coproduction avec les Kammerspiele de Munich et *Dantons Tod (La Mort de Danton)* de Büchner.

Il continue à travailler à la Volksbühne où il réalise *Die zehn Gebote (Les Dix Commandements)* d'après Viviani et *Lieber nicht (Plutôt pas)* d'après le roman *Bartleby* de Melville.

En juin 2004, il devra quitter la direction du Schauspielhaus Zurich et travaillera à nouveau comme metteur en scène libre.

Groundings a été créée en février 2003 au Schauspielhaus Zurich.

Théâtre municipal

Groundings, eine Hoffnungsvariante
(Groundings, une variation de l'espoir)

un projet de Christoph Marthaler, Stefanie Carp et Anna Viebrock

Christoph Marthaler



58° FESTIVAL D'AVIGNON



théâtre
Théâtre municipal
21 h les 10 et 11 juillet
16 h le 11 juillet
durée 2h15
première en France
spectacle en allemand, surtitré

10 11_t

Groundings, eine Hoffnungsvariante (Groundings, une variation de l'espoir)

un projet de Christoph Marthaler, Stefanie Carp et Anna Viebrock

mise en scène **Christoph Marthaler**

avec **Peter Brombacher, Jean-Pierre Cornu, Ueli Jäggi, André Jung,
Jürg Kienberger, Bernhard Landau, Matthias Matschke, Karin Neuhäuser,
Josef Ostendorf, Sebastian Rudolph**

scénographie et costumes **Anna Viebrock**

musique **Jürg Kienberger, Christoph Marthaler**

dramaturgie **Stefanie Carp**

lumières **Herbert Cybulska**

assistant à la mise en scène **Ingo Berk**

traduction des surtitres **Sasha Rau**

production Schauspielhaus Zürich

avec le soutien de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

Comment l'histoire du naufrage économique de la compagnie d'aviation Swissair (2001) a-t-il rejoint votre histoire personnelle et professionnelle ?

Christophe Marthaler: La Swissair était l'un des grands symboles de la Suisse. Certaines personnes mettaient un point d'honneur à ne vouloir voler que sur cette compagnie emblématique de la précision et de la puissance helvétiques. Mais, par ailleurs, les Suisses semblaient ignorer que les temps étaient en train de changer, et n'allaient pas épargner la Swissair. Personne n'imaginait qu'un tel symbole puisse disparaître. Du coup, l'effondrement de cette compagnie a provoqué une sorte de dépression nationale. Or, il y a un parallèle entre ce qui s'est passé à la Swissair et ce qui s'est passé au Schauspielhaus de Zurich. Un membre du conseil d'administration avait de "grands projets" pour ce théâtre que je dirigeais. Mais il pensait davantage au business qu'au théâtre. Or, un théâtre n'est pas fait pour gagner de l'argent. Le théâtre est fait pour changer le regard que nous portons sur le monde.

Pour vous, ces deux événements que sont l'effondrement de la Swissair et votre annonce de limogeage par votre conseil d'administration se sont télescopés parce qu'ils relèvent de l'avènement de la "nouvelle économie" ?

Oui, il y a eu une époque où les actionnaires suisses voulaient acheter absolument tout, parce qu'ils étaient animés par un désir de puissance effrayant.

Comment avez-vous décidé d'intégrer ces deux événements dans votre pièce ?

Tout d'abord, sous forme d'un jeu avec ce conseil d'administration qui nous a causé tant d'ennuis, en montant de petites parodies de ces situations grotesques et terrifiantes, en nous livrant à des imitations de la langue de bois de ces suppôts de la « nouvelle économie ». Exercices qui firent l'effet d'une véritable catharsis. Car nous avons réellement souffert de la crise incessante au sein du conseil d'administration, même si nous avons respiré un grand bol d'air frais lorsqu'une partie des habitants de Zurich est sortie dans la rue pour soutenir le théâtre et notre action. Nous avons également beaucoup ri. Ce qui nous amusait, par exemple, c'est que ces gens-là ne cessent de parler de leur « philosophie » et se gargarisent de « concepts ». Dans les entreprises aujourd'hui, il y a même des séminaires de prétendue « philosophie » pour cadres. Nous sommes allé voir sur le terrain ce bidonnage métaphysique à mourir de rire, parce que complètement absurde, où l'on enseigne des rudiments d'une philosophie vulgaire sous forme de fiches-cuisine. Nous n'avons pas d'abord écrit une pièce, mais avant tout mêlé l'histoire de Swissair à notre propre histoire, elle-même enchevêtrée à des éléments et événements financiers et bancaires que nous trouvions dans les journaux.

Ce que vous recherchez avec *Groundings*, c'est un spectacle qui relève de l'ordre de la farce sociale ?

Oui. Et les personnages qui ont joué la farce de Swissair sont bien connus et aisément reconnaissables dans la pièce. Le personnage du chef de notre conseil d'administration, qui est parti depuis lors, est présent sur scène. On peut également y reconnaître une consultante qui joue le rôle d'une animatrice de séminaires de cette philosophie de bazar. À la fin de la pièce, elle se transforme en un personnage tout-à-fait délirant et ésotérique, passe d'une folie à une autre: après avoir été manager, elle devient gourou, prend la tête d'une secte et se fait appeler Uriella. Il y a aussi des poupées gonflables sur scène que l'on déguise en managers afin de représenter l'absurdité de la situation des cadres supérieurs. Quand on a joué *Groundings* à Berlin, on a vu que le public réagissait bien, ce qui prouve que le sujet n'est pas propre à la Suisse. La deuxième partie, surtout, est encore plus universelle.

Pourquoi avoir choisi ce titre polysémique, qui signifie à la fois clouage au sol, mais aussi atterrissage forcé dans le langage aéronautique ?

Notamment parce que la Suisse est comme une île qui s'isole de plus en plus, en particulier en n'acceptant pas de rentrer dans la Communauté européenne. La Suisse s'effondre et ne veut pas l'avouer. À travers elle, toute une société s'effondre. Lors de ce "nauffrage", des hommes se retrouvent toujours autour d'une table, se tapant sur l'épaule, se félicitant d'avoir gagné beaucoup d'argent et perçu au noir des indemnités, alors que l'on appelle à la rescousse les organismes sociaux pour aider les véritables naufragés de cette tragédie comptable. Le naufrage permanent de la société européenne est l'action principale de *Groundings*. Il est aussi question de l'échec d'une soi-disant "nouvelle économie", celle où la spéculation virtuelle est devenue savoir, celle qui, ne pouvant spéculer sur la valeur marchande des objets, spéculer sur la vie, les expériences, les sentiments, la beauté, les pensées.

On a parlé à propos de votre art scénique, de théâtre choral. On a l'impression que le chant permet chez vous à la fois une communion entre les individus, ainsi qu'un retour à l'histoire, la grande et la petite...

D'abord, je suis musicien, hautboïste et flûtiste de formation. Ainsi, je compose souvent mes textes comme des partitions polyphoniques. Ensuite, lorsque je commence un travail, je ne sais pas du tout quelle direction va être prise au final. Et le chant m'apparaît comme un bon moyen de chercher le sens, la direction, l'orientation. C'est également un très bon exercice pour les comédiens. On apprend beaucoup en chantant en chœur, en particulier à s'écouter. Souvent, nous chantons juste pour nous entraîner à nous écouter, même si les chants ne seront pas utilisés au bout du compte. Et puis, en effet, la musique nous ramène et nous rappelle à des choses primitives, originelles, enfantines, qui touchent autant au cœur qu'à la raison. La musique est plus forte que le langage, car plus abstraite. Elle permet d'aller directement au sens.

Dans le théâtre dit d'avant-garde ou expérimental, l'humour, l'ironie et l'autodérision ne sont pas si fréquents. Le regrettez-vous ?

Oui, c'est bien dommage. Car le comique, cette intuition de l'absurde, est pour moi d'une importance capitale. Le comique cache un désarroi, joue sur l'échec et renvoie à la condition humaine où l'on ne cesse de construire, de bâtir, alors que tout est voué à s'effondrer. On trouvait cela chez Dario Fo. On le trouve aujourd'hui chez Johan Simons ou chez Alain Platel. La base du théâtre, c'est de montrer les gens et des situations tout en faisant rire.

d'après un entretien de Christoph Marthaler pour le Festival d'Avignon